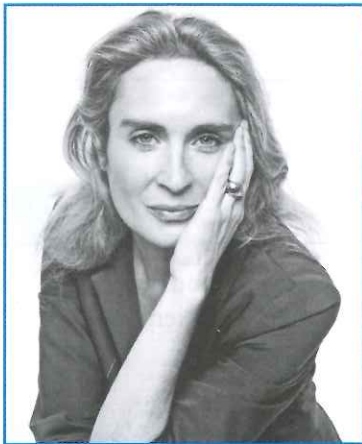


RETROUVER LE SENS DES CHOSES 257z2



Marie BURGUBURU
Avocat au barreau de Paris

“ La peur semble
avoir cédé le pas
à la précipitation ”

Au nom de la sécurité, devenue raison d'État, les paradoxes s'accumulent et les décisions tombent et s'enchevêtrent. Les intellectuels de tous bords et les journalistes sont mobilisés. Et nos dirigeants et hommes politiques y passent un temps considérable, faisant de grands mouvements pensant qu'ils engendreront de grands changements : de l'état d'urgence, à sa prolongation et son inscription dans la Constitution en allant jusqu'à la déchéance de la nationalité, dont on encense la seule valeur symbolique, faute de mieux. En même temps, mais sans trop de bruit, une réforme pénale. Une encore, une de plus, une de trop ? Une réforme constitutionnelle pour « graver dans le marbre le caractère exceptionnel de l'état d'urgence » et dans le même temps, une réforme pénale pour pérenniser de nombreuses mesures qui relèvent de ce même état d'urgence et qui deviendront, si elles sont votées, le droit commun. Quelle incohérence ! Les gens de gauche ne retrouvent plus la gauche. Ceux de droite, spoliés de leurs idées, sont privés de critiques inutiles. La garde des Sceaux, femme de conviction et de caractère, s'en va et claque la porte, mais en douceur. Le chef de l'État accorde une remise gracieuse qui humainement pourrait sûrement se comprendre, mais qui juridiquement et judiciairement ne peut que laisser perplexe, voire inquiéter, après deux condamnations à dix années de réclusion criminelle. Les magistrats, souvent surchargés et au bord de l'asphyxie, s'inquiètent publiquement pour nos libertés individuelles, perçues comme bien mesquines face au désir sécuritaire collectif. Et on ne dit rien ou presque !

Car on aura beau dire l'inverse, mais nous avons peur. Et finalement, c'est bien aussi de pouvoir le reconnaître. Avoir peur, ce n'est pas accepter et ce n'est sûrement pas abdiquer. Il n'était pas possible de ne pas agir. Mais la peur semble avoir cédé le pas à la précipitation. On n'y comprend plus grand-chose. On nous dit que l'horreur exigerait le pire. Mais demain, que nous restera-t-il ? Que penser d'une politique de sécurité qui n'engendrerait qu'un peu plus d'insécurité ? Comment expliquer le sens de tout cela ?

Avoir peur, cela oblige aussi à regarder les choses en face pour mieux les affronter et regarder la vie telle qu'elle est. Il faudrait s'offrir un temps, juste un temps, pour se réapproprier la simplicité des choses. Et vivre. Apprécier la douceur des choses en y prenant garde. Éviter les impulsions superflues. Et aussi arrêter d'accumuler aveuglement les réformes, repenser les priorités budgétaires au lieu de pointer des défaillances inéluctables, cesser d'accepter la braderie actuelle de nos libertés et regarder vraiment ce qui se passe sous nos yeux. Nous devenons des complices silencieux de cette insécurité croissante en refusant de nous indigner contre notre capacité à accepter l'inacceptable. Et pourtant, nous le savons bien, plaire est un plaisir éphémère. ●